

SESSION 2012

---

AGRÉGATION  
CONCOURS INTERNE  
ET CAER

Section : LETTRES CLASSIQUES

COMPOSITION  
À PARTIR D'UN OU PLUSIEURS TEXTES D'AUTEURS

Durée : 7 heures

---

*L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.*

*Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.*

*De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.*

**NB : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.**

Tournez la page S.V.P.

Composition  
à partir d'un ou plusieurs textes d'auteurs

Cinq extraits des *Fables* de La Fontaine figurant au programme vous sont proposés. Dans un développement composé et rédigé, vous présenterez, à partir de l'analyse que vous ferez de ce corpus, les modalités de son exploitation dans un projet didactique à l'intention d'une classe de Première. Vous pourrez vous interroger notamment sur les rapports entre gaieté et savoir.

**Liste des textes joints :**

1. Extrait de la Préface de La Fontaine, p. 39-40
2. Livre I, fable XIX : « L'Enfant et le Maître d'école », p. 82-83
3. Livre II, fable III : « Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe », p. 90-91
4. Livre IV, fable XXI : « L'Œil du Maître », p. 157-158
5. Livre VI, fable XIX : « Le Charlatan », p. 197-198

## TEXTE n° 1

### Extrait de la Préface de La Fontaine

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brèveté qui rendent Phèdre recommandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandait pas davantage ; et si l'on y veut prendre garde, on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes ; moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne saurait trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison ; c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que, ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière ; car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit, qui ne se rencontre dans l'apologue ? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'Antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant pour leur servir de père celui des mortels qui avait le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables, et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la vérité a parlé aux hommes par paraboles ; et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet, qu'il est plus commun et plus familier ? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse nous fournirait un sujet d'excuse : il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

**TEXTE n° 2**

« L'Enfant et le Maître d'école »

Dans ce récit je prétends faire voir  
D'un certain sot la remontrance vaine.  
Un jeune Enfant dans l'eau se laissa choir,  
En badinant sur les bords de la Seine.  
Le Ciel permit qu'un saule se trouva  
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.  
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,  
Par cet endroit passe un Maître d'école.  
L'Enfant lui crie : « Au secours, je péris ! »  
Le Magister, se tournant à ses cris,  
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise  
De le tancer : « Ah! le petit babouin !  
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !  
Et puis, prenez de tels fripons le soin.  
Que les parents sont malheureux, qu'il faille  
Toujours veiller à semblable canaille !  
Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort ! »  
Ayant tout dit, il mit l'Enfant à bord.  
Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.  
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,  
Se peut connaître au discours que j'avance :  
Chacun des trois fait un peuple fort grand ;  
Le Créateur en a béni l'engeance.  
En toute affaire ils ne font que songer  
Aux moyens d'exercer leur langue.  
Hé mon ami, tire-moi de danger :  
Tu feras après ta harangue.

**TEXTE n° 3**

« Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe »

Un Loup disait que l'on l'avait volé :  
Un Renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,  
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.  
Devant le Singe il fut plaidé,  
Non point par avocats, mais par chaque partie.  
Thémis n'avait point travaillé,  
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.  
Le magistrat suait en son lit de justice.  
Après qu'on eut bien contesté,  
Répliqué, crié, tempêté,  
Le juge, instruit de leur malice,  
Leur dit : « Je vous connais de longtemps, mes amis,  
Et tous deux vous paierez l'amende :  
Car toi, Loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris ;  
Et toi, Renard, as pris ce que l'on te demande. »  
Le juge prétendait qu'à tort et à travers  
On ne saurait manquer condamnant un pervers.

*Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe était une chose à censurer ; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre ; et c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.*

**TEXTE n° 4**

« L'Œil du Maître »

Un Cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs  
Fut d'abord averti par eux  
Qu'il cherchât un meilleur asile.  
« Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :  
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras ;  
Ce service vous peut quelque jour être utile,  
Et vous n'en aurez point regret. »  
Les Bœufs à toutes fins promirent le secret.  
Il se cache en un coin, respire, et prend courage.  
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage  
Comme l'on faisait tous les jours.  
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours.  
L'intendant même, et pas un d'aventure  
N'aperçut ni corps, ni ramure,  
Ni Cerf enfin. L'habitant des forêts  
Rend déjà grâce aux Bœufs, attend dans cette étable  
Que chacun retournant au travail de Cérès,  
Il trouve pour sortir un moment favorable.  
L'un des Bœufs ruminant lui dit : « Cela va bien ;  
Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue.  
Je crains fort pour toi sa venue.  
Jusque-là, pauvre Cerf, ne te vante de rien. »  
Là-dessus le Maître entre et vient faire sa ronde.  
« Qu'est-ce-ci ? dit-il à son monde.  
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.  
Cette litière est vieille : allez vite aux greniers.  
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.  
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?  
Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers ? »  
En regardant à tout, il voit une autre tête  
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.  
Le Cerf est reconnu ; chacun prend un épieu ;  
Chacun donne un coup à la bête.  
Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.  
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,  
Dont maint voisin s'égouit d'être.  
Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :  
Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.  
Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

**TEXTE n° 5**

« Le Charlatan »

Le monde n'a jamais manqué de charlatans.  
Cette science de tout temps  
Fut en professeurs très fertile.  
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron,  
Et l'autre affiche par la ville  
Qu'il est un Passe-Cicéron.  
Un des derniers se vantait d'être  
En éloquence si grand maître,  
Qu'il rendrait disert un badaud,  
Un manant, un rustre, un lourdaud ;  
« Oui, Messieurs, un lourdaud ; un animal, un âne :  
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,  
Je le rendrai maître passé ;  
Et veux qu'il porte la soutane. »  
Le prince sut la chose ; il manda le Rhéteur.  
« J'ai, dit-il, en mon écurie  
Un fort beau roussin d'Arcadie :  
J'en voudrais faire un orateur.  
– Sire, vous pouvez tout », reprit d'abord notre homme.  
On lui donna certaine somme.  
Il devait au bout de dix ans  
Mettre son âne sur les bancs ;  
Sinon, il consentait d'être en place publique  
Guindé la hart au col, étranglé court et net,  
Ayant au dos sa rhétorique,  
Et les oreilles d'un baudet.  
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence  
Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu,  
Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance ;  
Surtout qu'il se souvînt de faire à l'assistance  
Un discours où son art fût au long étendu,  
Un discours pathétique, et dont le formulaire  
Servît à certains Cicérons  
Vulgairement nommés larrons.  
L'autre reprit : « Avant l'affaire,  
Le Roi, l'Âne, ou moi, nous mourrons. »  
  
Il avait raison. C'est folie  
De compter sur dix ans de vie.  
Soyons bien buvants, bien mangeants,  
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.